

LE VIIE CENTENAIRE DE L'ORDRE FRANCISCAIN

QUEBEC, 2, 3, 4 OCTOBRE 1909

Fr. Odoric-Marie Jouve, o.f.m.

1909
Imprimé par
l'Action Sociale, limitée
Québec

LE VIIe CENTENAIRE DE L'ORDRE FRANCISCAIN

QUEBEC, 2, 3, 4 OCTOBRE 1909



1909
Imprimé par
L'Action Sociale, limitée
Québec

Imprimatur.

† L.-N. Arch. de Québec.

20 oct. 1909.

ARGUMENT HISTORIQUE

1209-1909.—En 1209, le 16 avril, François d'Assise, en compagnie de quelques disciples, faisait profession de vie religieuse entre les mains du Pape Innocent III et inaugurait l'Ordre des Frères Mineurs. 1909 nous ramène donc le souvenir sept fois séculaire de ce mémorable événement.

Sept siècles d'existence est quelque chose de beau et de glorieux et d'autant plus digne de louange que l'institut ou la famille, qui comptent leurs années par des siècles, ont conservé leur primitive jeunesse. Et c'est ce qui arrive à l'Ordre des Frères Mineurs, qui, pour employer les expressions de Pie X, « échappe tellement aux atteintes de l'âge qu'il s'épanouit au large dans le monde entier comme s'il était encore dans toute la fraîcheur de ses origines. »

Aussi la famille franciscaine a-t-elle jugé tout à fait à propos de célébrer solennellement le VIIe centenaire de son institution. Le Ministre Général de tout l'Ordre des Mineurs, successeur du Séraphique Fondateur, le Révérendissime Père Denys Schuler, a ordonné, par une lettre encyclique en date du 8 mai 1909, de célébrer en tous lieux par des triduums solennels ou des neuvaines de prédications et de dévotions l'institution sept fois séculaire des Mineurs et a convoqué en Chapitre Général, au mois de mai dernier, les Supérieurs Majeurs de toutes les Provinces Franciscaines de l'univers, auprès du célèbre sanctuaire qui fut le berceau de l'Ordre, le sanctuaire de Notre Dame des Anges à Assise. Elle dut être imposante cette assemblée qui réunissait, là même où l'Ordre prit naissance, les représentants de cet Ordre, venus de tous les pays, parlant les langues de tous les peuples civilisés et se comprenant par le langage de leur mère l'Eglise et par la charité fraternelle, les unifiant tous en

leur Séraphique Père. Ce fut là, la première et solennelle démonstration à l'occasion du septième centenaire de l'Ordre.

Mais déjà la Sainte Eglise, par l'organe de son Pontife bien aimé, Pie X, avait entonné l'hymne de la plus sublime louange à l'honneur de François et de ses œuvres, ouvert à cette occasion les trésors de ses miséricordes et permis à tous ses enfants d'y puiser avec abondance.

Le 25 avril 1909, Pie X écrivait à son « cher fils Denys Schuler, Ministre Général de tout l'Ordre des Frères Mineurs » :

« C'est avec raison que vous avez décidé de célébrer par des fêtes et des cérémonies solennelles la fin du septième siècle écoulé depuis que le bienheureux François, par la profession des vœux de religion jeta les heureux fondements de votre Ordre. Il est juste qu'en face d'une si longue durée vous rendiez saintement grâces à Dieu qui a toujours entouré d'une bienveillance particulière le petit Pauvre d'Assise et ses fils........

« Ces solennités, sachez-le, nous sont extrêmement agréables, surtout parce qu'elles nous donnent l'occasion de proclamer, non seulement combien est profonde notre affection pour vous, mais aussi quelle reconnaissance nous vous devons au nom du bien commun. Depuis leur origine, en effet, les instituts franciscains ont été pour l'Eglise une source tellement abondante de bienfaits qu'il serait trop long et presque infini de les énumérer. C'est une vérité incontestable que, dans un temps où les sentiments et l'esprit chrétiens allaient s'affaiblissant partout, François, par un décret de la divine Providence, est apparu portant en lui-même la ressemblance fidèle de Jésus-Christ et ramenant les hommes à la sagesse de la croix par sa parole et ses exemples.... Jamais peut-être, depuis les temps apostoliques, le monde ne fut remué avec plus de succès que par l'œuvre de François. Tandis, en effet, que se rallumait dans les cœurs le désir des biens célestes et immortels, s'apaisaient d'autre part les passions avides, la soif des richesses éphémères, les ambitions de l'orgueil dominateur, la fièvre des voluptés déshonnêtes ; au sein des masses, on observait les lois divines avec plus de zèle ; enfin la beauté de la perfection chrétienne, dont le saint offrait l'exemple, ravissait une foule d'âmes et les décidait à se ranger sous sa conduite.

« Ainsi a pris naissance, sous les auspices du Patriarche d'Assise, cette famille des Frères Mineurs qui du fond de ses retraites d'humilité et de pénitence, procure au peuple chrétien tant d'illustres

évêques et d'éminents docteurs, à la foi tant de martyrs, au ciel tant de citoyens.... »

Quelques jours auparavant, le 11 avril, Pie X avait déjà publié d'autres lettres apostoliques par lesquelles, à l'occasion du VIIe centenaire de l'Ordre, il comblait d'honneurs l'église de la Portioncule. Après avoir noté que cette église est un des sanctuaires les plus célèbres de la chrétienté, après avoir retracé jusqu'à St François, l'histoire de ce sanctuaire, et avoir rappelé l'amour que le Pauvre d'Assise porta à ce lieu béni, Pie X continue : « C'est ici qu'il jeta les fondements de l'Ordre des Mineurs. C'est ici en effet qu'ayant groupé des disciples autour de lui il composa cette admirable règle de pauvreté, d'obéissance et de saint apostolat que peu après, le 16 avril 1209, notre Prédécesseur Innocent III.... confirma de son autorité apostolique ».

Un peu plus loin Pie X ajoute : « Poussé par les sentiments de filiale dévotion que nous professons à l'égard de Saint François, et voulant donner un gage singulier et éclatant de notre affection pour tout l'Ordre des Frères Mineurs dont nous sommes nous-même Patron et Protecteur, de notre propre mouvement et de science certaine, après mûre délibération, en vertu de la plénitude de notre pouvoir apostolique, par les présentes nous déclarons que........ l'église de Sainte Marie des Anges de la Portioncule, située au diocèse d'Assise, doit être en droit appelée Chef et Mère de l'Ordre des Mineurs, tout comme la Basilique d'Assise où repose le corps du Bx François, qui fut décorée du même titre par nos Prédécesseurs Grégoire IX et Benoit XIV.

« En outre, de notre même mouvement propre et par la plénitude de notre puissance, en vertu des présentes, nous érigeons la dite église en Basilique Patriarcale et Chapelle Papale et la décrétons telle d'aujourd'hui à perpétuité à l'instar de celles qui existent dans notre ville de Rome ou hors ses murs.»

Tandis que le glorieux vicaire du Christ honorait ainsi la famille sept fois séculaire du Pauvre d'Assise, l'amitié de St Dominique pour St François inspirait au successeur du Patriarche des Prêcheurs, le R^me Père Hyacinthe Cormier, une lettre pleine de sentiments exquis à l'adresse du successeur du Patriarche des Mineurs et de sa famille ; cette lettre est datée de Rome, 10 mai 1909.

« La réjouissante nouvelle nous parvient de l'allégresse qui remplit nos Frères de l'Ordre des Mineurs à l'occasion du VIIe centenaire d'existence de leur Ordre.» Puis le Maître Général des Dominicains

rappelle « ce pacte plus angélique qu'humain que les illustres Patriarches des Frères Mineurs et des Prêcheurs ont, dès le commencement, formé dans la Ville Sainte, qu'ils ont transmis à leur postérité comme un précieux héritage et que ni la malice des hommes, ni les efforts de l'enfer, ni l'infirmité de l'humaine nature n'ont pu, je ne dirai pas rompre, mais même simplement affaiblir........ ....

« Et c'est pourquoi, tandis que réunis dans la Basilique Patriarcale de Sainte Marie des Anges, les Frères Mineurs écoutent sonner le 700e anniversaire de l'Ordre Séraphique, et que, se réjouissant dans le Seigneur, ils rendent grâces du fond du cœur au Dieu qui distribue tous les biens, les Frères Prêcheurs ne se séparent point de cette joie et de cette action de grâce.......

« Frères nous sommes, frères nous voulons demeurer.... Demeurons à jamais unis non seulement de paroles et en apparence, mais en action et en vérité ; ne formons à jamais qu'un cœur et qu'une âme en Dieu et en son Christ, où que nous nous rencontrions, de près comme de loin, en bonne comme en mauvaise fortune.... »

Le Rme Père Denys Schuler, Ministre Général des Franciscains, répondit, le 31 mai dernier, à cette lettre par une autre non moins remplie de douce charité et dont nous extrayons seulement ces lignes : « Vos lettres manifestent excellemment que nos deux Ordres jumeaux ont persevéré durant tout ce temps dans cet étroit embrassement qu'ont formé, il y a sept cents ans, par un mouvement divin et suave, nos célestes Patriarches, l'Apostolique Dominique et le Séraphique François. »

Prescrites par le Ministre Général de l'Ordre des Frères Mineurs, pleinement approuvées et encouragées par Sa Sainteté Pie X, les solennités du VIIe centenaire de l'Ordre Franciscain ont trouvé des échos partout, et pendant cette année 1909, les louanges du Séraphique Pére St François sont chantées par la multitude de ses enfants des trois Ordres : Frères Mineurs, Clarisses et Tertiaires, aux voix desquels se mêle la voix de toute la chrétienté rendant hommage au crucifié de l'Alverne.

Québec, la vieille cité, la cité toujours belle, la cité française et catholique, Québec, qui a la mémoire du cœur, qui se rappelle toujours avoir vu en son enfance des fils de Francois d'Assise se pencher sur son berceau, la bénir elle-même d'une première bénédiction, et la consacrer à jamais au seul vrai Dieu en établissant sur son roc inébranlable le premier autel eucharistique, Québec a manifesté une fois de plus son attachement aux fils de St François, en se rendant en foule,

trois jours de suite, les 2, 3 et 4 octobre, dans l'église des Franciscains pour y chanter les louanges du Christ de l'Ombrie et y entendre redire par des orateurs remarquables les gloires sept fois séculaires du Patriarche des Pauvres et de sa triple famille. Tout a concouru merveilleusement à faire de ces trois jours autant de grandioses fêtes.

Le temps, d'abord maussade et triste, reprit son air gai et serein ; le 4 octobre surtout fut une journée idéale ; le soleil, radieux dans un ciel sans nuages, disait à sa manière les louanges de celui qui, dans son admirable simplicité, l'appelait son frère.

Les fidèles accoururent de tous les quartiers de la ville, et tout particulièrement les tertiaires des Fraternités du T.-S. Sacrement se firent un honneur d'être présents, chaque jour, nombreux et revêtus de leur costume religieux.

Les louanges du Séraphique François et de sa famille sept fois séculaire furent redites par des orateurs remarquables : le R. P. M. Tamisier de la Compagnie de Jésus, le T. R. P. Colomban-Marie, Ministre Provincial des Franciscains et le T. R. P. Hage, vicaire général des Dominicains.

La présence dans la cité de Champlain des Pères du premier Concile plénier Canadien a contribué beaucoup au succès de nos fêtes. Plusieurs évêques et Son Excellence le Délégué Apostolique lui-même, ont daigné nous consacrer une partie de leur temps, et donner par leur présence un éclat incomparable aux exercices du soir.

Chacun des jours du Triduum il y eut messe solennelle le matin, et le soir sermon de circonstance et salut solennel du T. S. Sacrement. Le premier jour le Révérend Père Gardien chanta la messe. L'exercice du soir fut présidé par Monseigneur Emile Legal, évêque de St Albert, assisté du R. Père H. Leduc, Oblat de Marie Immaculée, vicaire général du même diocèse, et du R. Père Bernier, théologien de Sa Grandeur au Concile ; L'orateur fut le R. Père Tamisier.

Le deuxième jour, dimanche, 3 octobre, le T. R. P. Colomban-Marie Ministre Provincial officia à la messe solennelle. Le soir nous eûmes l'insigne honneur de recevoir Monseigneur Donat Sbarretti, Délégué Apostolique. Son Excellence, après avoir pris un modeste repas à la table des enfants de St François, présida l'exercice. L'éclat de cette cérémonie fut encore rehaussé par la présence de Sa Grandeur Monseigneur Alfred Archambault, évêque de Joliette, de Mgr Sinnott

secrétaire de Son Excellence, de Mgr T. G. Rouleau, Principal de l'Ecole Normale Laval, du R. Père Bruno Doerfler, Prieur des Bénédictins de Munster, Saskatchewan, et des R. R. P. P. A. Valiquette et G. J. Jacob, Oblats de St-Sauveur de Québec. L'Orateur fut le T. R. Père Colomban-Marie. Ayant terminé son discours en implorant la bénédiction apostolique pour tous les fidèles, Son Excellence accorda aux assistants le bienfait de la bénédiction papale.

Le lendemain 4 octobre, 3e jour du triduum, était aussi la fête de N. S. Père St François. Selon la coutume religieusement gardée depuis sept siècles, les fils de St Dominique vinrent présider les offices liturgiques chez les fils de St François. Il est toujours agréable aux membres des deux Ordres de renouveler publiquement, deux fois dans l'année, le baiser de leurs illustres fondateurs. Mais en cette circonstance du VIIe centenaire de l'Ordre Séraphique la visite des fils de Dominique aux fils de François, a revêtu un caractère plus solennel, le pacte qui les unit a été comme renouvelé et les liens d'une fraternelle charité encore plus resserrés.

En cette circonstance, le T. R. Père Hage, le représentant le plus autorisé de la famille Dominicaine en Canada, a redit aux enfants du Pauvre d'Assise, en la faisant sienne, une partie de la lettre du Maître Général des Prêcheurs au Ministre Général des Mineurs. Avec force et conviction il s'est écrié : « avec mon Père en Dieu et mon Supérieur hiérarchique, je veux ajouter cette parole qui est une constatation du passé, une affirmation du présent, une certitude de l'avenir : frères nous sommes, frères nous voulons demeurer. » C'est au pied dn tabernacle, devant un auditoire trés nombreux que ces paroles furent prononcées. Le T. R. Père Hage fut en effet l'orateur du troisième jour. Sa Grandeur Monseigneur A. X. Bernard évêque de St Hyacinthe nous fit l'honneur de présider cet exercice, le salut solennel du T. S. Sacrement et la cérémonie du « Transitus ». Etaient aussi présents : Sa Grandeur Mgr A. Pascal évêque de Prince Albert, le T. R. Père Dom Antoine, abbé mitré d'Oka, les T. T. R. R. P. P. Hage et Rouleau, Dominicains, Messieurs les abbés P. Z. Decelles et A. M. Daoust, le théologien et le secrétaire de Monseigneur de St Hyacinthe au Concile.

La vénération, par toute l'assistance, de la précieuse relique de N. S. Père St François, exposée à la pieté publique durant les trois jours, termina la magnifique journée du 4 octobre et les belles fêtes, à Québec, du VIIe centenaire de l'Ordre.

F. Odoric-M. Jouve, o. f. m.

DISCOURS

DU

R. P. M. TAMISIER, S. J.

Deus meus et omnia !
Mon Dieu et mon tout !

Monseigneur [1]

Mes Révérends Pères

Mes Frères

Dieu est Amour. C'est encore la meilleure définition qu'on puisse donner de l'Etre Suprême. Mieux que la Puissance, l'Amour est la clef de ses œuvres dans notre monde. Le mal moral a eu beau provoquer sa colère, il a réussi à troubler profondément la création ; mais il n'a pas eu raison de l'Amour. Reportons nous au berceau de l'Humanité. En vain Adam et Eve délaissent lâchement leur Créateur et se laissent dominer par une

---

(1) Mgr Emile Legal, O. M. I., évêque de St-Albert, (Alberta).

basse convoitise, l'Amour persiste et promet un Rédempteur, qui, sans aucun détriment pour les droits de la Justice, réintégrera les fils de l'homme dans l'amitié de leur Dieu et les ramènera à la maison du Père de famille. En vain dans la suite les péchés se multiplient avec une rapidité déconcertante ; en vain un jour jetant un regard sur la terre Dieu n'y rencontre que fange et luxure, il se résigne, il est vrai, à noyer sous les eaux cette boue vivante, qu'est devenue l'humanité charnelle, honte pour le soleil qui l'éclaire et le ciel qui la contemple ; mais il ne peut se résoudre à la détruire entièrement. Se souvenant qu'il l'avait aimée jusqu'à la rendre participante de sa propre nature, il la sauve, en sauvant miraculeusement une famille. Illusion d'un Amour trop patient, semble-t-il !

Deux générations après Noé, les hommes se sont de nouveau laissés entrainer par leurs instincts viciés. En eux le Créateur ne retrouve encore que des images horriblement défigurées de son Etre souverainement saint. Ce ne sont plus des enfants adoptifs, qu'il a sous les yeux ; ce sont des serviteurs ingrats et rebelles, passés dans le camp de l'Ennemi, auquel ils vont jusqu'à rendre le Culte suprême de l'Adoration. Vient un temps où, à l'exception d'un seul, gangrené lui-même par l'hypocrite justice de ses chefs, tous les peuples, les uns après les autres, ont roulé à l'idolâtrie. Que va faire l'Amour ? Va-t-il se retourner ? Injustement méprisé, va-t-il se changer en haine vengeresse ? Que nous le connaissons peu !—Aimer des ennemis ; pardonner des pécheurs ; faire du bien à qui ne vous fait que du mal ; délivrer qui ne vous paie que d'injures et de malédictions ; voilà un idéal de générosité, qui sourit au Premier Amour ; voilà qui est

admirablement propre à le montrer tel qu'il est, c'est-à-dire sans limites.

Penché sur le monde dégradé par les ignominies du paganisme, Dieu est sans doute, comme à l'époque du déluge, touché de douleur ; mais il ne dit pas, comme alors : *j'effacerai l'homme du nombre des vivants.* Non ! L'amour l'emporte sur le dégoût, la pitié sur une juste réprobation ; il dit : *Je rachèterai l'homme,* et je le rachèterai de telle sorte que la justice n'ait rien à objecter ; de telle sorte que l'amour reste libre de s'épandre en miséricordieux excès. Pour une Rédemption ainsi comprise ne peut-il trouver aucun coopérateur, ni parmi les hommes ni parmi les anges, qu'à cela ne tienne ; il le choisit dans la Divinité même ; il envoie la seconde Personne de la Très Sainte Trinité prendre une nature semblable à la nôtre, afin de payer en elle la dette du péché, et de rouvrir aux Fils d'Adam la porte de la Félicité ; il crée cette merveille des merveilles, l'Homme-Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qu'il sacre second Adam et Sauveur de l'Humanité.

A son tour, comment Jésus-Christ va-t-il aimer les hommes, qu'il a mission de sauver ? Certes il pourrait passer en triomphateur sur notre terre, l'humiliation serait toujours assez grande pour qu'il ne manque pas une obole au prix du rachat. Mais Jésus se rappelle qu'il est la Création et l'Envoyé de l'Amour ; il se rappelle qu'il vient apprendre aux hommes combien, en dépit de leur notoire indignité, ils sont aimés par leur Père, qui est aux Cieux ; il ne peut l'apprendre efficacement qu'en prodiguant les marques d'amour. Aussi voyez s'il s'en prive. Ah ! il n'aime pas seulement en parole ; il aime en acte et en réalité. Dans l'espace de trente trois ans et demi il écrit cet admirable et divin poème de l'amour,

qui s'appelle la Vie de Jésus de Nazareth. Par amour il veut se soumettre aux plus affligeantes de nos misères, la misère du péché seule exceptée; il veut vider, jusqu'à la lie, le calice de nos amertumes; il blesse ses mains aux épines les plus aigues de nos buissons; il heurte ses pieds aux cailloux de nos chemins les plus rocailleux; il souffre notre faim et notre soif; il pleure nos larmes; il sue nos sueurs, il broie jusqu'à la dernière les fibres de la chair, qu'il a prise d'une fille d'Eve; il verse, jusqu'à la dernière, les gouttes du sang, qu'il a puisé dans le flot des générations humaines; il n'est satisfait que lorsqu'il ne lui reste plus rien à sacrifier, plus rien des biens du corps, plus rien des biens de l'esprit, plus rien des biens du cœur; que lorsqu'il a été trahi, renié, rangé parmi les malfaiteurs, traité de cerveau faible, mis au dessous d'un voleur de grand chemin, cloué entre deux larrons; que lorsqu'il a fait de son corps si entièrement broyé et de son sang si douloureusement versé notre pain et notre breuvage.

Certes, avant l'Incarnation et la Rédemption, nous étions obligés d'aimer Dieu; nous étions obligés de l'aimer, parcequ'il était le Bien et le Beau suprêmes, seul digne d'être aimé sans réserve; nous étions obligés de l'aimer, parcequ'il était notre Créateur et notre Bienfaiteur; parcequ'il était le Centre vers lequel nous entraînaient instinctivement les aspirations les plus pressantes de notre cœur. Mais après la Crèche; mais après le Calvaire; mais après l'Eucharistie, quels monstres d'insensibilité devrions nous être pour ne pas l'aimer!

Ah! hommes ingrats et rebelles, à genoux devant cette mangeoire, où dort votre Dieu, fait petit enfant! A genoux devant l'atelier de Nazareth, où travaille et

obéit votre Dieu, devenu simple et pauvre ouvrier ! A genoux devant le gibet, où il agonise, supplicié du supplice du dernier des voleurs ! A genoux devant la table eucharistique où il vous sert son corps en aliment miraculeux ! En présence de tels excès refuserez-vous de vous laisser empoigner par l'amour ! Quelque enfoncés qu'ils soient dans l'égoïsme, vos cœurs resteront-ils secs et de granit ! Ne comprendrez-vous pas que vous avez été aimés les premiers, aimés, alors que vous ne méritiez que la haine ; aimés par un Dieu, qui, pour mieux vous attirer, n'a reculé devant aucune immolation, pas même devant l'anéantissement eucharistique. Ne voudrez-vous pas répondre à de telles avances ! Ayant été follement aimés ne voudrez-vous pas aimer en retour ?

Ah ! vive Dieu, s'il n'a pas attiré tout à lui, comme il l'avait rêvé, l'Amour n'a pas été totalement méconnu ! S'il n'a pas été payé de retour, comme il le méritait, Jésus n'a pas tout-à-fait vainement aimé. Sur sa tombe, et du milieu même de la pourriture du paganisme, des générations ininterrompues de cœurs purs et aimants, de cœurs forts et pénitents, d'apôtres intrépides, de fidèles généreux se sont levées et se sont écriées, après un saint Paul : *Il nous a aimés et s'est livré pour nous. Qui nous séparera de la charité du Christ Jésus ?* Ce ne seront ni les Principautés du Ciel, ni les Puissances de la terre, ni les Terreurs de l'enfer ; et le monde ahuri a vu de frêles jeunes filles, de timides jeunes hommes, de débiles vieillards, si bien transformés par l'amour d'un Dieu, que les flammes des chaudières bouillantes, les tortures des chevalets, les crocs de fer, le fil aiguisé des épées les trouvaient insensibles, ou plutôt joyeux et triomphants de souffrir et de mourir.

Parcequ'elle avait porté le corps sacré de leur Dieu, la Croix leur paraissait bonne et désirable, elle devenait le but des aspirations les plus ardentes de leur vie ; parcequ'elles avaient étreint les mains de leur Sauveur, les chaines les plus meurtrissantes leur étaient préférables aux plus fins bracelets ; parce que les épines avaient transpercé sa tête, elles avaient à leurs yeux plus d'éclat et d'attirance que diamants et pierreries ; parceque le vinaigre avait enfiellé ses lèvres, il leur semblait plus savoureux que la coupe du plus enivrant breuvage. Mon amour est crucifié, s'exclamait saint Ignace d'Antioche ! Ah ! plaise à Dieu que je sois broyé par la dent des bêtes fauves, afin que je mérite de devenir pain agréable à mon Jésus ! Il écrivait aux chrétiens de Rome. « Ah ! mes frères, n'ayez point pour moi une tendresse hors de saison... Si les bêtes refusent de me déchirer, excitez-les, flattez-les, caressez-les... Permettez-moi de servir de nourriture aux lions et aux ours !»

II

Ce langage ou un langage analogue a été celui des Saints et des Saintes de tous les temps. Quand ce n'était pas par les dents des tigres et des lions ; quand ce n'était pas par le feu des bûchers ou la hache des bourreaux, c'était par les pointes de chaines volontairement choisies, c'était par le crin des cilices, par les privations des jeûnes, par les austérités des veilles qu'ils broyaient leur chair, afin de l'assimiler au corps de leur Dieu, devenu pour eux le grand Frappé, le Lépreux, n'ayant pas une partie saine, des pieds à la tête.

Saint François d'Assise, au début du treizième siècle, n'est qu'un de ces héros, qui se sont penchés sur les gouffres d'amour s'appelant Bethléem, Nazareth, Golgotha, Eucharistie ; et qui se sont relevés pris de vertige, mais de vertige au cœur, honteux de vivre dans le bien-être et la mollesse, après avoir été le but de tels sacrifices. Oui, le Pauvre d'Assise n'est qu'une des milliers de victimes rencontrées par une des flammes dévorantes, échappées du cœur entr'ouvert du Sauveur, et embrasées par elle du désir de rivaliser de générosité, de lutter avec Jésus, de lui rendre amour pour amour !

Voyez le au matin du 24 février 1209 assistant pieusement, selon son habitude, au Saint Sacrifice de la Messe. De la bouche du prédicateur il a entendu tomber ce conseil évangélique : allez, ne portez ni or, ni argent, ni besace, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton ; en même temps est apparue à son imagination la figure du sublime Galiléen parcourant les routes poudreuses de la Palestine, en semant la parole de Dieu et en n'ayant pas même une pierre où reposer sa tête. Cette vue l'a bouleversé jusqu'au fond de son être ; l'habit mondain, qu'il porte, lui est devenu une sorte de tunique de Nessus, il le brûle jusqu'à la moelle ; l'argent, qu'il a sur lui, lui est un poids insupportable. Le voilà qui jette sa bourse, son bâton, ses chaussures, revêt une grossière robe de laine, se ceint les reins d'un corde, et, pieds nus, s'en va prêcher la pénitence. Pénitence, opprobres, humiliations, ce sont là désormais les mets, dont il est affamé, c'est son régal le plus exquis !

Faut-il vous rappeler ici son inoubliable dialogue *sur la joie parfaite* avec le Frère Léon : « Frère Léon, chère brebis du bon Dieu, dit-il, quand les Frères Mineurs

rendraient la vue aux aveugles, chasseraient les démons, feraient parler les muets ou ressusciteraient des morts : quand ils parleraient la langue des anges, connaîtraient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets de la terre, la nature des oiseaux, des poissons, des hommes et des animaux... ; quand même ils réussiraient par leurs prédications à convertir tous les peuples infidèles, sache que ce n'est point encore la joie parfaite. »

Il continua à parler ainsi tout le long d'un trajet de deux milles. Puis, au Frère Léon de plus en plus étonné, demandant la définition de cette joie parfaite si difficile à trouver, il répondit enfin : « Quand nous arriverons à Notre Dame des Anges, mouillés, transis de froid, mourant de faim, et que nous frapperons à la porte, supposons que le portier nous dise : Vous êtes deux fainéants, qui courez le monde, vous êtes des voleurs d'aumônes, partez d'ici ! » Et si, pressés par la nuit, le froid et la faim, nous supplions le frère, les mains jointes, et pour l'amour de Dieu, de nous laisser entrer dans le couvent et que sortant tout en colère, un gros bâton noueux à la main, il nous jette dans la neige et nous renvoie couverts de plaies ; si nous supportons en paix tous ces mauvais traitements dans la pensée que le portier nous traite selon nos mérites, et que nous devons participer aux souffrances de notre béni Seigneur, crois-moi, ô Frère Léon, chère brebis du bon Dieu, c'est bien la joie parfaite. »

Eh oui ! c'est la joie parfaite pour cet inlassable amoureux de la Croix : car, c'est la ressemblance de plus en plus grande avec le Crucifié, avec son Dieu humilié et méconnu. Cette ressemblance, voilà ce qu'il recherche par tous les moyens ; voilà ce qu'il poursuit par ses noces mystiques avec Dame Pauvreté « cette

noble veuve du Christ » ; par son dédain de la richesse et des usages mondains ; par les austérités de son dénument : par ses courses apostoliques à travers les montagnes neigeuses de l'Ombrie ; par son dévouement héroïque aux lépreux ; par ses interminables veilles aux pieds de l'autel de Notre Dame des Anges. Que la nature charnelle ne s'avise pas de gémir et de se plaindre : aux yeux de notre Saint elle n'a de valeur que comme matière à immolation. Chaque nouvelle épine s'enfonçant dans sa chair, chaque nouveau refus infligé aux appétits de ses sens ; chaque nouvelle privation, chaque nouveau sacrifice le font tressaillir d'aise ; car tout cela lui procure l'intime joie de l'artiste qui voit à chaque coup de pinceau, s'amoindrir la distance entre la copie et le modèle.

Folie ! s'écrie le monde. Folie ! s'écrient à leur tour le père, le frère et la plupart des membres de la famille de François, exaspérés de voir un des leurs, devenu le point de mire des quolibets et des sarcasmes de ses concitoyens !

Folie, soit ! mais folie, qui a un nom très spécial et de tout temps envié par les nobles âmes ; folie de la Croix, laquelle en définitive n'est que la folie de l'amour, que la mise en pratique du premier Commandement.

Aimer ! Ah ! ce n'est pas ce que le monde pense ! Ce n'est pas devant une fragile beauté éprouver, dans sa chair et ses sens, je ne sais quelle émotion nerveuse, plus ou moins dégradante. Non ! Aimer, c'est tourner vers un objet les forces vives de son être ; aimer, c'est donner, donner, si l'on veut, des paroles tendres et suaves, des encouragements, des consolations, des preuves extérieures d'affection ; mais, par dessus tout,

c'est donner ce qu'on possède, donner de sa fortune, de son or, au besoin de son sang ; c'est se prodiguer, goutte à goutte, pour celui qu'on aime. Dans tout grand amour il y a un élan irrésistible, il y a une force qui brise les plus formidables obstacles, et marche coûte que coûte vers le but désiré. C'est pourquoi tout grand amour est beau ; il ne peut être laid et fou que si l'objet ainsi recherché est un objet indigne. Oh ! oui, il y a des amours fous, absurdes ! Ce sont ceux qui précipitent une créature raisonnable, destinée à la jouissance du Bien éternel, vers un objet éphémère, et, pour l'atteindre, la font passer par dessus les lois divines et humaines. L'élan, sans doute, reste beau ; mais l'objet, qui en est le terme, ne valant pas la peine, il est disproportionné : à la lettre il est fou ! Rien de tel ne peut se dire quand il s'agit d'un élan qui nous porte vers Dieu ; car il nous porte vers le terme naturel des aspirations les plus impatientes de nos cœurs ; vers Celui qui, nous ayant recherchés le premier par les excès inouïs de la crèche et de la Croix, mérite un retour d'amour à n'importe quel prix ! Alors qu'on brave les obstacles les plus terrifiants à la nature sensible, c'est souverainement raisonnable, c'est beau ! Alors mépriser richesses et plaisirs, se vêtir en mendiant, crucifier sa chair, la meurtrir d'épines, de pointes de fer et de cilices, se condamner au pain et à l'eau, coucher sur la dure, c'est sage et digne d'éloge, car c'est s'approcher d'aussi près que possible de notre Créateur et de notre Dieu ; c'est s'assurer la possession sans fin du Bien total.

Va, O Pauvre Mendiant d'Assise, laisse le monde, laisse les tiens te traiter d'insensé, tu n'en restes pas moins un sage éminent et un saint généreux.

Qu'importe que les hommes te blâment, ton Dieu t'approuve. Pour te dédommager de leurs moqueries, voici qu'il s'apprête à te donner la plus extraordinaire marque d'amour qu'un ami puisse donner à son ami.

III

François d'Assise a quarante deux ans. Il est content du genre de vie qu'il a embrassé. Non certes, il ne se repent pas d'avoir renoncé si bruyamment au monde et d'avoir si ostensiblement arboré les livrées de Jésus-Christ. Il n'a eu aucune déception dans la voie royale de la croix et dans son union avec Dame Pauvreté. Mais ce qui le désole, c'est de n'avoir pas assez bu à l'amertume du calice de son Sauveur : c'est de n'avoir pas participé dans une mesure assez large à l'acuité de ses épines et aux affres de son martyre, c'est de ne pas reproduire d'assez près le modèle adoré.

Il redoute de mourir sans avoir assez aimé Jésus, sans avoir assez souffert pour lui, sans l'avoir imité, comme il le désire. Un jour du mois de septembre de l'année 1224, le jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, ces pensées et ces aspirations se pressent plus violemment que jamais dans son âme. François est en contemplation sur le penchant du Mont Alverne. Rien de plus propre que ce tableau grandiose à l'élever vers son Créateur, et nul d'ailleurs ne sait, mieux que lui, traduire en hymne d'adoration et d'actions de grâce le langage de ses frères les oiseaux, de son frère le soleil, de ses sœurs les plantes et les fleurs. Ce jour-là pourtant la nature ne semble rien lui dire. Perdu dans

l'extase, il paraît oublier tout ce qui l'entoure pour poursuivre un idéal lointain et sans cesse fuyant. Le feu intérieur, qui le dévore, se reflète en traits enflammés sur son visage. Il a soif d'amour. « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt ! » s'écrie-t-il, et il appelle, haletant, la flèche mystérieuse qui, en le transperçant de part en part, y entrera les ardeurs séraphiques. Tout-à-coup, ô merveille ! des hauteurs du ciel descend un véritable Séraphin aux six ailes de feu. D'un vol prompt, comme l'éclair, il est arrivé près de François et demeure devant lui suspendu dans les airs. Entre ses ailes brille l'image de Jésus Crucifié ! Le cœur de l'extatique bat à se rompre. L'émotion, une émotion à la fois joyeuse et douloureuse, l'étreint. Est-ce possible ! L'unique objet de son amour, Jésus le divin crucifié, est là, en sa présence, sous la forme d'un des princes les plus beaux de la Cour céleste. C'est lui, le même, qui endura de si atroces supplices pour les pécheurs, le même qui fut attaché à un infâme gibet, pieds et poings cloués, cœur percé d'une lance ! Ah ! ces plaies sacrées, gage du plus héroïque amour, dont le ciel et la terre aient été témoins, comme François les contemple avidemment ! De quels yeux passionnés il les fixe ! Quelles palpitations accélérées montent de son cœur vers elles ! Mais elles sont trop loin, tant qu'elles sont hors de lui. Non ! François ne peut plus se contenter de les regarder, ces cicatrices divines ; il ne lui suffirait même pas de les baiser et d'y coller longuement ses lèvres ; ce qu'il réclame, c'est de les posséder, de les faire passer dans son propre corps, de les sentir, jour et nuit, dans ses nerfs, dans ses os, dans ses muscles ! Plus il contemple, plus s'allume en lui le désir d'être crucifié avec Jésus crucifié ! O séraphin,

ne prolongez pas davantage ce supplice de Tantale ; retirez-vous, ou le cœur de François va éclater sous la pression de l'amour.

Le céleste Envoyé se retire en effet, mais non sans décocher un dard mystérieux, qui plonge le sublime Priant dans un ravissement surhumain. En revenant à lui, il n'aperçoit plus la radieuse vision ; mais quelles sensations étranges il éprouve dans ses mains, dans ses pieds et dans son côté ! Non ! ce n'est pas une illusion! Les plaies, qu'il a enviées au Séraphin, il les porte dans sa chair ! François peut être content ; ses aspirations sont comblées ; il a voulu être un autre crucifié ; c'est fait : la copie est achevée ; le doigt de Dieu lui-même a mis le dernier trait de ressemblance, en y imprimant les stigmates.

Salut, ô Alverne ! ô mont à jamais sanctifié. Je ne commets pas de profanation, en te comparant au Golgotha ! Tu es vraiment un nouveau Calvaire ! Sur ta crête sauvage un second drame de la Passion a été joué. Sans doute sur la Montagne de l'Ombrie il n'y avait pas de Juifs pour acteurs ; mais il y avait le même bourreau : car, nous le savons, ce qui cloua le fils de Marie à la potence, élevée sur la butte hiérosolymitaine, ce ne furent ni la haine envieuse de Caïphe, ni la lâcheté de Pilate, ni la brutalité des valets du Sanhédrin, ce fut l'Amour, l'Amour qui torturait Jésus pour son Père et pour les hommes, ses frères, cet Amour qui le faisait soupirer, à toute heure du jour et de la nuit, après son baptême de sang, et ne lui laissa de repos qu'après qu'il y eut été noyé.—Ainsi sur l'Alverne, ce qui ouvrit les stigmates dans les membres de François d'Assise, ce fut l'Amour, le même Amour qui avait déjà fait de lui un pauvre mendiant, un pénitent chaste et

avide de mortification, un apôtre poursuivant le salut des âmes à travers les plus humiliantes avanies ; mais qui restait inassouvi tant qu'il n'avait pas gravé aux flancs de sa victime les traces sensibles du crucifiement.

IV

François d'Assise est donc un autre Jésus. Il vit de sa vie ; il souffre de sa souffrance ; il est physiquement crucifié avec lui ! En retour il va devenir un second Sauveur ; il va participer à la fécondité du Calvaire ; il va régénérer son époque et son pays. A quelle admirable variété de vertus héroïques ne donnera-t-il pas naissance ! Pour quelques mondains aveugles, qui l'auront tourné en dérision, à cause de sa pauvreté, combien de mystiques amants, dans tous les rangs de la société, ne recrutera-t-il pas à la noble veuve du Christ, restaurée, grâce à lui, sur son trône de reine ? Parce qu'il les aura portées le premier, combien de gentilshommes, à côté de fils du peuple, ne tiendront-ils pas à honneur de revêtir la robe de bure et de ceindre la corde des Frères Mineurs ? Bure féconde ! Sur le passage de ceux qui n'en auront point rougi, les lis de la pureté et les roses de la charité lèveront parmi les nations les plus corrompues, comme elles levèrent, sur les pas du Saint Mendiant d'Assise, au milieu de la pourriture des Sodomes et des Gomorrhes du treizième siècle !

Dans le fondateur des trois Ordres franciscains se réalisera encore une fois la grande loi surnaturelle, énoncée par St Paul : *ce qui est sera confondu par ce qui*

n'est pas. Ce Pauvre, ce Mendiant sera un des plus solides piliers de l'Eglise. L'Occident sera trop étroit pour son zèle. Il partira, lui aussi, pour le Levant; il voudra délivrer le tombeau du Christ. Avec son seul crucifix pour arme et Dame Pauvreté pour compagne il réussira là où auront échoué les chevaliers bardés de fer; il jettera les bases de ces admirables missions franciscaines, qui, au prix d'un héroïsme séculaire, disputeront avec succès au fanatisme musulman et à la perfidie grecque le patrimoine trois fois saint des lieux, où le Sauveur du Monde a vécu et souffert.

Mes frères, de cette vie merveilleuse de François d'Assise, à peine esquissée ici, tirons une leçon. Au vingtième siècle, encore plus qu'au treizième peut-être, l'Église a besoin de soutiens et de vaillants défenseurs. Nous sommes prêts à nous offrir, je le sais. Mais n'oublions pas que pour assurer la victoire, aussi bien que les cottes de maille et les cuirasses des vieux croisés, les armes si perfectionnées du monde moderne sont impuissantes. Dans la grande bataille entre le monde et l'Eglise, entre la chair et l'esprit, entre Satan et Jésus-Christ, seules valent les armes maniées par le Saint, dont nous célébrons la glorieuse mémoire et l'œuvre féconde ; seules valent détachement des biens de la terre, abnégation, mortification de la chair, et constante application à se vaincre. Ces armes, lourdes à première vue, nous paraîtront légères si, pour nous aider à les porter, nous avons le même secours qu'eut François d'Assise, *l'Amour*... Or, qui ne peut aimer ? Laissez-moi finir par une anecdote, empruntée aux annales franciscaines.

Fr. Gilles, troisième compagnon de St François, alla un jour trouver St Bonaventure, alors ministre général

de l'Ordre, et lui posa la question suivante : « Mon Père, Dieu vous a comblé des dons de sa grâce ; mais nous, simples et ignorants que nous sommes, que ferons-nous pour être sauvés ? » — « Mon frère, répondit le Docteur Séraphique, quand Dieu ne vous aurait donné que son amour, cela suffirait à votre salut. » — « Mais, mon Père, continua le Fr. Gilles, un ignorant peut-il aimer, autant qu'un savant ? — « Assurément, répliqua Bonaventure, une pauvre vieille femme peut aimer Dieu autant et même plus qu'un Docteur en théologie. » Aussitôt Fr. Gilles de courir au jardin, et de s'écrier, en se tournant vers la ville : « Femmes pauvres, simples et ignorantes, aimez le Seigneur votre Dieu et vous pourrez devenir plus grandes que le Frère Bonaventure ! »

Comme Fr. Gilles, croyons-en le docte disciple de St François. Qui que nous soyons, quel que soit notre talent, notre degré de science ou notre condition de vie, nous pouvons aimer Dieu, nous pouvons pratiquer le premier commandement, ainsi que le second, qui est semblable au premier. Aimons donc, aimons Dieu et les hommes, nous aurons trouvé le secret de vaincre nos ennemis intérieurs et extérieurs ; car l'amour est irrésistible ; il finit toujours par secouer la lâcheté et par triompher de la haine ! Ainsi-soit-il.

DISCOURS

DU

T. R. P. COLOMBAN-M.

O. F. M.

> Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione suâ.
>
> (Eccli. XLIV).
>
> Louons ces hommes glorieux qui sont les pères de notre race.

Excellence, [1]

Messeigneurs, [2]

Révérends Pères,

Mes Frères,

Il y avait deux ans que le jeune homme d'Assise qui s'appelait François Bernardone avait renoncé au monde

(1) Son Excellence Mgr D. Sbarretti, délégué apostolique.

(2) Sa G. Mgr J. A. Archambault, évêque de Joliette ; Mgr Rouleau, P. D., Principal de l'Ecole Normale Laval ; Mgr Sinnott, C. S., secrétaire de Son Excellence.

pour suivre les traces de Jésus-Christ. Déjà son exemple avait attiré auprès de lui des disciples qui voulaient comme lui pratiquer l'Evangile à la lettre et la troupe des pénitents d'Assise, comme on les appelait, menait à Rivo Torto d'abord, puis à la Portioncule, une vie plus céleste qu'humaine. C'est alors, au printemps de l'année 1209, que François résolut d'aller trouver le Pape (Innocent III) et de lui demander l'approbation de son genre de vie. D'abord éconduit, il parvient néanmoins à se présenter devant le Souverain Pontife qui finit par approuver la conduite de ces pauvres volontaires et les admettre à prononcer entre ses mains les vœux de la profession monastique. En même temps, il leur permit de prêcher et leur donna mission d'annoncer l'Evangile et de prêcher la pénitence aux peuples. Cela se passait, d'après les anciennes traditions, le 16 avril 1209. Il y eut donc, au 16 avril de cette année 1909, exactement 700 ans que l'Ordre Franciscain fut fondé.

Pareille date ne pouvait passer inaperçue. Le projet se forma de la signaler par des fêtes et des solennités. A la première nouvelle qu'en eut le Souverain Pontife Pie X glorieusement régnant, Sa Sainteté daigna encourager le projet par une lettre qu'elle adressa au Ministre Général de notre Ordre, successeur de S. François. « C'est avec raison, écrit le Pape, que vous avez décidé de célébrer par des fêtes et des cérémonies solennelles le VII[e] Centenaire de votre Ordre. Il est juste qu'en face d'une si longue durée, vous rendiez saintement grâce à Dieu qui a toujours entouré d'une bienveillance particulière le petit Pauvre d'Assise et ses fils ; il est convenable de vous réjouir de ce que l'Institut séraphique échappe tellement aux atteintes de l'âge qu'il s'épanouit au large dans le monde entier, comme s'il était encore

dans toute la fraicheur de ses origines ; il est utile et salutaire de remettre en lumière vos fastes domestiques et de célébrer les mérites et les vertus de vos ancêtres. Ces solemnités, sachez-le donc bien, nous sont extrêmement agréables... »

Pouvions-nous, mes frères, nous abstenir de célébrer ces fêtes alors que le Pape nous y engageait en termes si pressants et les enrichissait d'indulgences si précieuses ? Non certainement. Et voilà que pour ces fêtes jubilaires auxquelles accourent en foule les fidèles de cette ville si attachés aux fils de S. François, voilà, dis-je, que, suprême honneur ! le représentant du St Siège veut bien nous honorer de sa présence en ces jours mêmes où il remplit la plus auguste et la plus solennelle de ses fonctions qui est de présider le concile plénier de ce vaste pays. Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que la majesté pontificale remplisse cette église et que, dans la personne de son représentant, le Pape lui-même soit présent au milieu de nous !

Comment lui témoignerai-je la reconnaissance de nos frères et de tout ce peuple ? En protestant du respect, de l'amour, de la soumission filiale qui nous animent tous envers notre Bien-aimé Pape Pie X et qui rejaillissent spontanément sur la personne de son digne représentant parmi nous ; et surtout en m'efforçant de rendre ces sentiments plus vifs encore et plus profonds par le soin que je prendrai dans cette allocution de montrer d'une part les services que François et son Ordre ont rendu à l'Eglise, d'autre part les services que les Papes et l'Eglise ont rendus depuis sept siècles à l'Ordre franciscain. Je suis sûr, en traitant ce sujet si cher au cœur de François, d'attirer sur ma parole et sur nous tous sa bénédiction de père et de saint.

I

Ce que l'Ordre a fait pour l'Eglise, le Pape Pie X daigne le dépeindre en une phrase que je n'aurais jamais dite de moi-même et que j'ose à peine répéter : « Depuis leur origine les Institutions franciscaines ont été pour l'Eglise une source tellement abondante de bienfaits qu'il serait trop long et presque infini de les énumérer. » Ces services, un songe prophétique les dévoile à Innocent III par avance dès le début de l'Ordre. Il lui semble voir la basilique du Latran, mère et maîtresse de toutes les églises, à côté de laquelle habitaient alors les Papes, chanceler sur ses bases et sur le point de s'écrouler, et à ce moment précis un pauvre s'approcher, en soutenir les murailles ébranlées et les replacer solides sur leurs fondements séculaires. Or, lorsque le lendemain François se présenta devant lui, à cette fameuse date du 16 avril 1209, il se dit : « Voilà ce pauvre que Dieu m'a montré, c'est lui le soutien de l'Eglise. » De fait, ce pauvre lui-même, François, avait entendu le Seigneur lui donner cette mission, alors qu'à St Damien, aux premiers jours de sa conversion, il priait devant le crucifix. « Va François, lui dit le Christ par trois fois, va François, répare ma maison qui tombe en ruine. » « Vade Francisce, repara domum meam quæ labitur ». Il n'avait pas d'abord compris le vrai sens de cette parole, mais il ne devait pas tarder à l'accomplir.

« C'est une vérité incontestable, ajoute en effet Pie X, que, dans un temps où les sentiments et l'esprit chrétien, allaient s'affaiblissant partout, François par un décret de la divine Providence est apparu portant en lui-même

la ressemblance fidèle de J. C., et amenant les hommes à la sagesse de la croix par sa parole et par ses exemples. Héros vraiment digne d'admiration! il aimait la pauvreté comme son épouse, il puisait la joie parfaite dans les humiliations et les mauvais traitements, il se regardait lui et ses disciples comme les frères, les plus petits frères, de tous les hommes. Telle était en lui l'immensité de l'amour divin qu'il embrassait dans un même sentiment de fraternité toutes les créatures sorties des mains de Dieu. Aussi qu'est-il arrivé? ajoute le Pape, «jamais peut-être depuis les temps apostoliques le monde ne fut remué plus profondément ni avec plus de succès que par l'œuvre de François.»

A cette parole du Pape vraiment étonnante qui d'emblée élève François au-dessus de tant d'hommes puissants en paroles et en œuvres qui avaient paru depuis les Apôtres, c'est-à-dire au-dessus des Augustin, des Basile, des Benoît, des Grégoire même et des Bernard, à cette parole, dis-je, font écho tous ceux qui connaissent l'histoire, fussent-ils protestants, incrédules et même ennemis acharnés de l'Eglise.

N'y a-t-il pas là vraiment, mes frères, quelque chose qui nous surpasse et que nous ne pouvons expliquer. François paraît, il est pauvre et dépouillé, il prêche, il ne parle même pas, il ne fait que passer et les foules d'abord surprises sont bientôt ébranlées et finalement se précipitent sur ses pas. Ce n'est pas un fol enthousiasme, ce n'est pas l'engouement d'un jour; on constate les effets de cet apostolat nouveau, c'est Pie X qui les énumère : « Dans les cœurs se rallume d'une part le désir des biens célestes et immortels, et d'autre part s'apaisent les passions avides, la soif des richesses éphémères, les ambitions de l'orgueil dominateur, la

fièvre des voluptés déshonnêtes ; au sein des masses on observe les lois divines avec plus de zèle ; et enfin la beauté de la perfection chrétienne dont le Saint offre un rayonnant exemple exerce sur une foule d'âmes une puissance de séduction qui les entraîne à se ranger sous sa conduite. »

Et d'où vient donc dans la parole et dans l'exemple de cet homme, de ce petit pauvre, de cet humble qui se méprise lui-même avec tant de sincérité, d'où vient, dis-je, tant de puissance et d'autorité ? De l'Evangile. Cet homme prêche l'Evangile, cet homme vit l'Evangile : Il n'a jamais eu d'autre programme que celui-là. Il n'a pas entendu fonder un Ordre avec un but spécial comme l'avaient fait avant lui les glorieux fondateurs, non, « la Vie et la Règle des Frères Mineurs est d'observer l'Evangile de Notre Seigneur Jésus-Christ. » Lui-même ne s'étudie qu'à servir le Christ en pratiquant l'Evangile. Il a entendu le prêtre lire en St Mathieu : « Vous ne devez avoir ni or ni argent, ni aucune monnaie dans votre ceinture, ni aucun sac pour la route, ni manteau, ni soulier, ni bâton » et il s'est écrié aussitôt : « Voilà ce que je veux et à quoi je dois m'employer de toutes mes forces » ; et sur le champ il se dépouille de sa bourse, de ses chaussures et de son manteau. Il avait entendu de l'Evangile ce passage : « Quand vous entrerez dans une maison, vous direz : « Que la paix soit avec cette maison » et aussitôt, fidèle observateur de l'Evangile, il adopta pour lui et pour ses frères le salut évangélique. Il avait lu : « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, celui-là ne peut être mon disciple » et il n'eut d'autre étude que celle de se renoncer, et de se dépouiller de tout. Jamais, en un mot, depuis les Apôtres, personne n'avait serré de plus près, dans sa

conduite et dans sa vie, la lettre même de l'Evangile. Et voilà, mes frères, le secret de sa puissance et de son entrainement. Comme sur le Christ, l'Esprit-Saint était descendu sur lui dans la mesure de son dépouillement, l'Esprit-Saint le poussait à annoncer l'Evangile aux pauvres et le salut aux cœurs contrits, et de ses paroles et de toute sa personne s'échappait le rayonnement de l'Esprit.

Et voilà mes frères le grand service qu'il a rendu à l'Eglise, il lui a rendu l'Evangile, et dans son sein il se fit une répétition de tout ce qui s'était opéré dans les débuts du christianisme.

Voilà que bientôt des disciples accourent se ranger autour de François, c'est Bernard de Quintavalle, c'est Pierre Catani, c'est Rufin, Ange, Sylvestre, Egide. Un peu plus tard voilà qu'arrivent Léon, Massée, Junipère et ce cortège d'hommes simples et évangéliques dont les faits et gestes, naïvement racontés et peut-être embellis par la légende, emportent le lecteur dans un monde idéal tout pénétré des charmes de la poésie et du surnaturel.

A mesure que ces premiers frères paraissent dans le monde et prêchent avec la simplicité que François leur a recommandée : « Convertissez-vous et faites pénitence, car le royaume des cieux est proche, » c'est la multitude qui s'ébranle et qui vient à eux pour suivre leur genre de vie et comme eux pratiquer l'Evangile. Ce n'est pas l'Italie seulement, à la foi ardente et simple, qui est soulevée, c'est de tous les pays qu'on accourt à François. Celui-ci l'avait prédit à ses frères : « Voici que le monde s'ébranle et vient à la Portioncule et que toutes les routes sont remplies de ceux qui vont et viennent pour faire l'obéissance : les Français viennent, les Allemands accourent, les Anglais se pressent.... »

Du vivant même de S. François, dans tous les pays alors connus, les Frères avaient pénétré, et c'est par milliers que l'on comptait les hommes évangéliques, disciples de S. François, de l'Ordre des Frères Mineurs. « C'était là, dit le Pape Pie X, la famille des frères, qui du fond de ses retraites d'humilité et de pénitence procure à l'Eglise et au peuple chrétien tant d'excellents évêques et d'éminents docteurs, à la foi tant de martyrs et au ciel tant de saints. » Ces illustres évêques, c'est à peine si nous pouvons les compter. Les dernières statistiques donnent le chiffre de 2500, parmi lesquels nous saluons des cardinaux en grand nombre, comme Bonaventure, Ximénès, Brancati, et des Papes comme Nicolas IV, Sixte V et d'autres.

Non moins utiles à l'Eglise qu'ils défendirent et illustrèrent par leur doctrine furent les docteurs dont trois surtout brillent d'un éclat sans pareil : Alexandre de Halès, S. Bonaventure et Duns Scot, autant de soleils autour desquels gravitèrent toute une pléïade de docteurs et savants renommés, comme autour des soleils dans l'espace gravitent les astres les plus lumineux.

Innombrables sont les missionnaires, hérauts de la foi, qui, dès le début de l'ordre et depuis, ont pénétré dans toutes les parties du monde païen pour convertir les peuples à l'Evangile. François leur avait donné l'exemple : les contrées soumises au Miramolin du Maroc ou au Sultan de Babylone exerçaient sur lui un prestige enchanteur, car il y entrevoyait dans un flamboiement de gloire les palmes du martyre. Tous ses vrais enfants ont subi la même fascination ; ils sont allés jusqu'au bout du monde, ils ont pénétré avec les plus hardis découvreurs dans toutes les terres nouvelles, au Pérou, au Mexique, au Canada, aux Philippines,

au Japon et c'est à flots qu'ils y ont versé leur sang pour la foi, rendant à l'Eglise le service le plus héroïque et le plus fécond : celui du martyre, car, on le sait, le sang des martyrs est la semence des chrétiens.

A peine si dans ce nombre je puis citer les groupes comme ceux du Maroc, de Gorcum, du Japon, - et ceux-ci au nombre de plus de 60 - sans parler de ceux de la Réforme qui se comptent par centaines et de ceux de la Révolution française dont la France catholique va prochainement réclamer la glorification ; mais comment oublier ceux qui au siècle passé et à l'aurore même du siècle présent, à Damas, sous le cimeterre des Turcs et en Chine sous le glaive des Boxeurs, donnèrent, en chantant des hymnes, leur vie pour la foi de Jésus-Christ ?

Enfin qui pourra compter les saints dont François a peuplé le Paradis ? C'est par milliers qu'ils sont énumérés dans le martyrologe et les Annales de l'Ordre ; l'Eglise en a choisi 251 pour les placer sur les autels, et dans ce nombre il y a des saints comme Bonaventure, Antoine de Padoue, Bernardin de Sienne, Pierre d'Alcantara, Jean de Capistran et tant d'autres dont un seul suffirait pour illustrer une famille religieuse et la rendre infiniment précieuse et chère à l'Eglise.

Il eût été surprenant que ce mouvement franciscain qui entraînait tant d'hommes n'eût pas atteint les femmes, souvent plus aptes à saisir les choses surnaturelles et plus fidèles à en suivre les attraits. Chez les femmes comme chez les hommes s'éveilla un ardent désir d'observer la vie évangélique. La première qui marcha sur les traces de François fut Claire d'Assise, la noble fille des Scifi, et nulle part nous ne trouverons une âme qui aura aussi parfaitement compris St François

ni qui nous montrera une image plus fidèle de la vie franciscaine, que Ste Claire la petite plante du Bienheureux Père François, comme elle aimait à se nommer. Elle a été, en effet, elle nous apparait encore, en fait, la fleur de tout le mouvement franciscain et une fleur dont le parfum, infiniment pur et pénétrant, s'exhale toujours, après sept siècles, du petit coin de terre où elle a poussé. C'est à S. Damien que le Père S. François l'avait placée, après lui avoir coupé les cheveux, à la Portioncule, et c'est là, nous dit le vieux biographe, qu'à coups de discipline, elle brisait l'albâtre de son corps pour en verser l'âme aux pieds de Jésus et toute la maison était embaumée de ce parfum. O S. Damien, cher petit nid de pauvreté et de pureté séraphique, qui as gardé pendant 41 ans ce précieux trésor, devenu à ton tour un trésor pour l'Ordre séraphique, qui t'a visité une fois ne t'oubliera jamais ! Là est le petit chœur étroit où les premières compagnes de Claire, les pauvres Dames de S. Damien, chantaient le saint Office, ce sont encore les mêmes sièges tout usés et le même ancien pupitre qui portait les grands antiphonaires. C'est encore le même réfectoire où Grégoire IX a été l'hôte de Claire et où sur l'ordre du Pape elle a béni les pains et où sur chaque pain se dessina miraculeusement l'image d'une croix, avec les mêmes sièges fixés au mur et les mêmes tables où une croix sculptée indique la place occupée par Claire au milieu de ses sœurs. Là est la pauvre infirmerie avec les petites cellules où moururent Agnès et Claire ; puis sur un rebord du toit entre deux hautes murailles le petit jardin où Claire cultivait des fleurs : le lis, la violette et la rose et d'où elle pouvait voir dans la plaine, tout près, la petite Portioncule qui abritait François ! Dans ce nid

charmant a pris naissance la vie des Clarisses qui bientôt attira les âmes les plus nobles et les plus pures, les reines et les impératrices, les filles et les sœurs des rois, et qui couvrit l'Europe et le monde de ses monastères. Dans chacun d'eux, autre S. Damien, la clarisse continue à briser son corps sous les coups de la pénitence, pour répandre son âme aux pieds du Christ, et toute la maison, c'est-à-dire l'Eglise, est embaumée de ce parfum.

Et voilà le grand service que ce 2e Ordre de S. François rend à l'Eglise. Chacune de ces maisons, tour fortifiée de la sainte pauvreté, selon l'expression de Claire, est un centre de vie évangélique, qui rayonne tout autour lumière et vertu. Ce n'est pas seulement une parure pour l'Eglise et un parfum qui la charme et l'embaume, c'est une force, c'est une lumière, c'est une source de grâces alimentée par la prière constante et la pénitence ininterrompue des sœurs. Et comme le sel répandu sur la masse la préserve de la corruption, ainsi répandues sur la surface de l'Eglise, ces maisons bénies sont un élément puissant de préservation, de salut et de sanctification pour tous.

Nous en avons dans notre beau pays, mais en avons-nous assez, de ces cloîtres qui ont vu fleurir les Claire, les Agnès, les Isabelle, les Véronique, les Catherine de Bologne, les Colette, les Marie d'Agréda et les Jeanne de Valois? En avons-nous assez pour empêcher l'Evangile de perdre son éclat et pour conserver dans nos populations les germes de la pureté, de la pénitence et de l'amour? Aujourd'hui comme autrefois, il y a dans les âmes une aspiration latente vers une vie supérieure, dégagée de toutes les vanités et mesquineries du monde, vers une vie plus pénétrée d'Evangile, de

renoncement, de dépouillement, de pauvreté, de travail et de simplicité. Claire viendrait établir S. Damien dans nos régions que nous verrions de nouveau une foule de jeunes filles et de jeunes femmes se porter vers la forteresse de la pauvreté pour y vivre de la vraie vie franciscaine et servir l'Eglise en sanctifiant tout autour d'elles !

Là, cependant, ne se borne pas le rôle des femmes à la suite de François, « non seulement du fond des cloîtres, comme dit Pie X, où elles se cachaient, elles répandirent au loin la bonne odeur de J.-C., mais plus tard paraissant à la lumière de la vie active, elles offrirent au ministère sacerdotal le plus précieux concours. » Ce fut le partage de toutes ces sœurs franciscaines du Tiers-Ordre régulier que l'on vit au cours des âges se consacrer à toutes les œuvres de charité. Au temps où n'existaient pas encore les petites sœurs des Pauvres, les Dames du Bon Pasteur, les garde-malades, les sœurs d'école, les filles de S. François, avec Angèle de Mérici, Marguerite de Cortone, Angèle de Foligno etc., avaient entrepris toutes ces œuvres, en vue desquelles elles se réunirent, au siècle dernier surtout, en pieuses congrégations qui sont presque sans nombre : nous pouvons y compter 60,000 membres occupés à toutes les œuvres de charité. Un grand nombre d'entre elles dans les missions lointaines de Chine, du Japon ou de l'Inde, de l'Amérique du Nord et du Sud, servent l'Eglise et les missions avec un courage et une foi que ne surpassent point les prêtres et qui, loin d'être ébranlés par les dangers, les fatigues et la mort, s'alimentent au désir et à l'espérance du martyre pour la foi de Jésus-Christ.

Je n'ai pas encore parlé du secours apporté à l'Eglise par le 3e Ordre de St François.

« Cet Ordre, dit le Pape, est admirablement propre à restaurer la sainteté des mœurs dans le genre humain tout entier ; car il reçoit dans ses rangs l'un et l'autre sexe et n'exclut aucune condition, aucun état de vie. »

Innombrables sont les âmes que le Tiers-Ordre sauva des naufrages du monde et conduisit au ciel. Le même attrait qui gagnait les âmes d'élite au premier et au second était exercé par le troisième sur tous ceux que leur devoir d'état retenait dans le monde. Rois et princesses se firent un honneur d'y appartenir et d'y fraterniser avec les plus humbles de leurs sujets. Tels y voyons-nous St Louis et Ste Elisabeth de Hongrie, Ste Elisabeth de Portugal et Ferdinand de Castille, Elzéar et Delphine, Jeanne Marie de Maillé et Raymond Lulle et une foule de savants, de personnages distingués, de cardinaux et même de S. Pontifes qui, comme Pie IX, Léon XIII et Pie X, se faisaient un honneur de revêtir sous la pourpre les livrées de S. François et les insignes de l'Ordre de la Pénitence...

Incalculables furent les fruits de cette institution manifestement inspirée d'En-Haut et établie par le Tout-Puissant qui voulait appliquer de nouveau au monde les fruits de la Rédemption. « Aussi, d'après Pie X, peut-on affirmer en toute vérité que si François n'avait fait autre chose pour l'Eglise qu'instituer ce troisième Ordre, il devrait pour ce seul bienfait, être compté parmi les hommes qui ont plus excellemment mérité d'elle. »

Or, il a fondé les trois, jugez dès lors quel soutien il a été pour l'Eglise et comme s'est vraiment réalisé dans sa personne le songe prophétique d'Innocent III.

II

Si François a soutenu l'Eglise, il faut bien ajouter aussi que l'Eglise a soutenu François; et quand le Pape, d'une manière si touchante, exprime sa gratitude à l'Ordre franciscain pour tous les services qu'il en a reçus depuis sept cents ans, plus grande encore plus et profonde doit être la nôtre, vis-à-vis du Pape et de l'Eglise, pour les bienfaits dont ils ont comblé l'Ordre durant les sept siècles de son existence. Il n'y a même pas de comparaison à établir entre les deux. L'Eglise n'avait pas besoin de l'Ordre; et les services rendus par nous, d'autres auraient pu être suscités de Dieu pour les lui rendre, nous ne sommes pas indispensables à l'Eglise. Les Ordres réguliers en général sont nécessaires à son intégrité et à sa beauté, mais d'un Ordre en particulier, l'Eglise pourrait bien se passer. Nous, au contraire, nous ne pouvons nous passer de l'Eglise et le secret du succès de François dès le début, et ensuite de la durée et de la constante vitalité de son Ordre, c'est son attachement à l'Eglise; c'est donc de l'Eglise qu'il tient tout, et son existence, et sa prospérité, et sa durée.

François voulait réformer, et certes il y en avait besoin, mais non pas en protestant, ni en révolutionnaire, il voulait réformer en fils soumis de l'Eglise, et c'est au sein de l'Eglise qu'il voulait ramener les fidèles, qui s'en étaient écartés, aux sources pures de ses origines: l'Evangile; aussi, loin de le rejeter, l'Eglise l'approuve et le favorise. L'Evêque, le Pape sont avec lui, c'est la condition du succès et la preuve que l'Esprit du Seigneur guide François.

Dès le début de sa conversion, alors qu'on s'oppose à sa nouvelle vie, c'est à l'Evêque que François en appelle et c'est devant le tribunal de l'Evêque que le jeune homme se dépouille de tout, même de ses vêtements, pour les rendre à son père ; c'est l'Evêque qui le reçoit dans son sein et le couvre de son manteau : voilà toute l'histoire de François et toute celle de son Ordre. — A peine a-t-il groupé quelques disciples qu'il veut avoir l'approbation de Rome et le voilà en route vers la ville éternelle. Rien ne l'y obligeait, aucune loi n'exigeait alors pour un Ordre nouveau l'approbation de Rome, mais l'instinct catholique et l'esprit d'en haut qui l'animait le faisaient regarder vers le Pape et désormais, comme il a été dit de Dominique, nous pouvons dire de François que nous le trouverons sans cesse sur le chemin de Rome pour y chercher des instructions.

Le Seigneur lui-même l'y encourage en lui montrant dans un songe mystérieux un grand arbre qui s'inclinait vers lui pour l'élever ensuite à sa hauteur et il comprit que le Pape, le Pontife suprême s'inclinerait vers lui et les siens pour les protéger et les soutenir.

Plus tard, avant de partir pour les missions lointaines, il demande l'approbation de Rome et quand ses frères reviennent, après avoir rencontré un échec complet partout, à cause de la nouveauté de leur costume et de leur ignorance des langues, il ne les renvoie pas sans un bref d'Innocent III recommandant les frères aux évêques et aux prêtres et les couvrant de toute la faveur apostolique.

Bientôt il comprit qu'il lui fallait un protecteur à Rome, c'est-à-dire un cardinal dont la mission serait de veiller sur son Ordre, car c'était l'Ordre des Mineurs,

des petits, des enfants, et il appartenait à l'Eglise de se montrer la mère de ses enfants.

C'est alors qu'il reçoit du Pape le cardinal Hugolin, cet homme vraiment grand et vraiment pieux, qui devint l'ami intime de François et le protecteur par excellence de son Ordre. Plus tard encore, lorsque, devenu Pape, il s'appela Grégoire IX, il se servit de préférence des Mineurs et des Prêcheurs pour l'accomplissement de ses plans grandioses.

Quand bientôt l'Ordre trouva des détracteurs et que les clercs séculiers lui firent la guerre, ce furent les Papes qui prirent sa défense. Nicolas III écrivit sa bulle *Exiit*........ et commença en faveur de l'Ordre, à sa louange ou en vue d'assurer sa protection, la série de ces documents pontificaux, qui remplissent des volumes et que les autres Papes ont si bien continuée.

Dans cette bulle, il prend la défense de l'Ordre contre les morsures des envieux, il en exalte la perfection, il en proclame la sainte fécondité, il le déclare utile au bien de l'Eglise et il finit par une mesure qui fait du Saint Siège pour toujours le Père des Frères Mineurs en nous permettant d'observer la pauvreté évangélique qui était l'intention première de St François. Nous ne pouvons, en effet, rien posséder sous le ciel. L'Ordre lui-même ne peut être propriétaire ni d'un lieu ni d'une maison, ni de quelqu'autre bien temporel. A qui donc appartiendront les maisons qui seront données aux frères ou bâties pour eux, à qui les meubles, les livres, les ustensiles que renferme la maison ? « Il n'est personne, répond Nicolas III, à qui il convienne mieux de devenir le propriétaire de tous ces biens qu'au Pontife romain. Le Pape est, en effet, le père de tous et spécialement des Frères Mineurs. C'est pour son père que le

fils acquiert les choses qui lui sont offertes ou données. Nous recevons donc le domaine de toutes les choses qui sont données aux frères et de tous les biens et maisons dont la règle leur permet de faire usage, et à perpétuité nous déclarons qu'ils appartiennent à l'Eglise romaine. » Et pour administrer ces biens comme pour pourvoir aux nécessités des frères, il nomme le syndic apostolique.

C'est donc grâce au Souverain Pontife que nous pouvons garder notre pauvreté, cette pauvreté qui est notre plus précieux trésor, par laquelle nous sommes ce que nous sommes et qui est pour nous le gage de notre durée jusqu'à la fin des temps.

A ce titre, le Pape est notre plus grand bienfaiteur temporel aussi bien que spirituel.

Clément V, trente ans plus tard, reprit dans le même sens l'œuvre de son prédécesseur avec les mêmes éloges pour l'Ordre : « Dès l'âge le plus tendre nous avons eu le cœur pénétré d'une religieuse affection pour les disciples de cette Règle et pour leur Ordre tout entier ; et maintenant nous sommes porté à les chérir plus affectueusement encore et à nous appliquer plus encore à les combler de grâces et de faveurs abondantes. »

Sur les traces de ces Papes marchèrent Paul IV et Paul V, Martin IV et Martin V, donnant des constitutions pour les protéger et les défendre.

A une heure critique de leur histoire, alors qu'un besoin de réforme se faisait sentir, pour sauvegarder l'idéal de François d'Assise, Léon X, fidèle à l'attachement des Papes pour François et pour la Règle dans toute sa pureté, donne sa bulle : « *Ite et vos in vineam meam* ».

A la vérité, François avait toujours témoigné de l'aversion pour ces bulles des Papes et avait interdit à

ses frères de demander des privilèges en cour de Rome. Mais en même temps il les avait soumis au Pontife romain et celui-ci témoigna sa bienveillance par tous ces actes en faveur de l'Ordre et de la Règle.

Il en fut de même pour les honneurs ecclésiastiques. De son vivant, Innocent III, sur la demande du Cardinal Hugolin, voulait conférer l'épiscopat à quelques-uns des frères, trouvant qu'ils en seraient parfaitement dignes. Jamais François ne voulut y consentir : « Nous sommes des Mineurs, n'allez pas faire de mes frères des majeurs en leur conférant des honneurs semblables. » Mais au cours de ces sept siècles, il plut aux Papes maintes fois d'honorer ainsi l'Ordre des Frères Mineurs. Dès le premier siècle de l'Ordre déjà 162 frères étaient revêtus des insignes épiscopaux et au cours de son existence l'Ordre compte 90 cardinaux et 2500 évêques, archevêques ou patriarches. Eugène IV avait dit à l'Ordre : « *Segregate mihi viros in obsequium sedis apostolicæ ab omni ordinis officio liberos* ». Cette parole fut souvent sur les lèvres des Papes et c'était pour faire de ces frères les ministres de leur volonté, des évêques, des nonces ou des légats. De ceux-ci les chroniqueurs en comptent 300 que les Papes employèrent ainsi et appelèrent en même temps aux honneurs de la cour pontificale.

Nous n'avons pas perdu le souvenir de ce prélat aussi sage que pieux qui vint en ce pays pour être auprès de nous le premier délégué permanent du St Siège apostolique et lorsqu'il nous quitta pour prendre en mains des fonctions plus lourdes encore, ce fut pour remettre cette charge importante au digne successeur en qui nous vénérons un fils encore de S. François, par le Tiers-Ordre.

Sans remonter aux siècles passés et disparus, tout près de nous, nous avons des témoignages signalés des faveurs pontificales et de l'affection et de la protection du S. Siège envers les Frères Mineurs. Plusieurs fois, Léon XIII a élevé la voix pour louer l'Ordre, pour recommander le T. O. au point qu'on l'a appelé le Pape du Tiers-Ordre, en particulier dans la Bulle *Auspicato*, lorsque en 1882 fut célébré le sept centième anniversaire de la naissance de S. François. Il était difficile de faire et de dire mieux. Cependant Léon XIII fit encore mieux, en parlant de l'Ordre dans sa Bulle *Felicitate quadam*, et en accordant à l'Ordre le plus grand bienfait que les Papes lui aient accordé depuis la bulle d'union de Léon X. De nouveau, il unissait les différentes branches de l'Ordre sous le nom de Frères Mineurs donné par St François et rendait à l'Ordre la vigueur d'une nouvelle jeunesse avec toute la force qui vient de l'union.

Et voici que le Pape glorieusement régnant, Pie X, vient couronner les faveurs accordées par ses prédécesseurs, en cette occasion du VII[e] centenaire, non plus de S. François, mais de son Ordre. Protecteur insigne de l'Ordre, il témoigne magnifiquement sa faveur.

Aux Tertiaires, il ouvre plus largement les trésors de l'Eglise en leur communiquant les indulgences du premier et du second Ordres franciscains. Aux membres du 1[er] Ordre, il dit solennellement son affection et sa reconnaissance. C'est dans une première Lettre en l'honneur de la Portioncule, qu'il épanche vraiment son cœur tout rempli de paternelle affection. Comme Père et Protecteur insigne de l'Ordre, il proclame son intention bien marquée de donner à ses enfants une preuve unique de son estime et de son affection, et il élève la Basilique de Notre-Dame des Anges, ce temple qui

renferme la chère petite Portioncule à la dignité de Basilique patriarcale et de Chapelle papale. Ah ! certes, si le Pape voulait donner à l'Ordre une preuve spéciale de son affection, il ne pouvait mieux réussir, et c'est pour toujours qu'il s'est gagné le cœur de tous les Frères Mineurs, à qui la Petite Portioncule est plus ch[illegible]re que la prunelle de leurs yeux.

Or, c'est là, que, sous le beau ciel d'Italie, dans ce temple dont la coupole majestueuse proclame par toute l'Ombrie la gloire de François, entouré des populations sympathiques et ardentes qui, fidèles au culte de leur compatriote, le Poverello, voient dans tous ses enfants des [illegible]s, le chapitre général de l'Ordre a inauguré solennellement les fêtes du présent centenaire. Elles se sont continuées dans le monde entier, sur toutes les plages et sous tous les climats, exaltant le nom de S. François et chantant la gloire de sa triple famille.

Puissent-elles obtenir les heureux effets désirés par le Souverain Pontife. Son principal souhait est pour les Tertiaires : « Nous voulons par-dessus tout, que cet anniversaire soit le point de départ d'un nouvel essor et d'une plus grande prospérité pour le Tiers-Ordre. Il n'y a rien, en effet, de plus désirable, en ces temps troublés, que la diffusion de plus en plus large de cet Ordre appelé à infuser l'esprit de sagesse et de discipline chrétienne dans toutes les veines du corps social. »

Enfin pour tout l'ensemble de la famille séraphique « nous souhaitons et nous demandons à Dieu que les solemnités de ce VII[e] Centenaire tournent au plus grand profit de la famille séraphique tout entière et nous avons

l'espoir que, grâce à l'intercession de S. François lui-même, nos souhaits et nos vœux seront réalisés.»

O Père Saint François, entendez la voix du Vicaire de Jésus-Christ et avec lui intercédez pour nous ! « O patriarcha Pauperum Francisce, tuis precibus auge tuorum numerum in caritate Christi.» O Patriarche des Pauvres, séraphique François, par vos ardentes prières multipliez encore le nombre de vos enfants dans la charité du Christ, afin que la multitude des vôtres tout embrasés de célestes ardeurs remplissent la terre et peuplent les cieux !

Et daigne enfin nous garantir l'accomplissement de ces bons souhaits la bénédiction pontificale que nous implorons tous de Son Excellence le représentant de notre bien-aimé Pape Pie X !

DISCOURS

DU

T. R. P. HAGE, O. P.

Audivi vocem de cœlo dicentem mihi : Scribe : Beati mortui qui in Domino moriuntur. Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis ; opera enim illorum sequuntur illos.

J'entendis du ciel une voix qui me disait : Ecris : Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Oui, dit l'Esprit, afin qu'ils se reposent de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent.

(Apoc. XIV, 13)

Messeigneurs, (1)

Mes Révérends Pères,

Mes Frères.

Dans la quarante-cinquième année de son âge, la vingtième de sa conversion, la dix-huitième depuis la fondation de son Ordre, les adieux ayant été faits, la Passion de Notre-Seigneur lui ayant été lue, tous les

---

(1) Mgr A.-X. Bernard, évêque de St-Hyacinthe ; Mgr A. Pascal, évêque de Prince-Albert.

mystères étant accomplis en sa personne, au monastère de Sainte-Marie-des-Anges, le samedi 7 octobre 1226, une heure après le coucher du soleil, François d'Assise mourut. Son âme sainte rompit le lien de sa chair et alla se plonger dans l'abîme de la clarté divine. (1)

Ce que fut cette âme auréolée de pureté et de pénitence, atteinte de la sainte folie de la croix, pénétrée et embrasée de l'amour de Dieu, on vous l'a dit au premier jour de ces fêtes et aujourd'hui j'ai pour mission de vous dire ce qu'elle sera après son divorce, si ardemment désiré, d'avec son corps, comment elle passera avec ses aspirations et ses flammes, dans l'âme de ses enfants, et quelle influence elle exercera dans l'Ordre religieux que son amour avait fondé, dans l'Eglise que son zèle avait soutenue, dans la société que son apostolat avait renouvelée. Ainsi il ne sera plus vrai de dire que François d'Assise mourut. Ce que l'on appelle mort ici-bas, n'est-ce pas ce que l'on appelle naissance dans le ciel ? Et même sur la terre, le saint patriarche vivra ; il vivra dans ses fils et dans ses filles, dans le souvenir et dans la prière, il vivra par ses œuvres et ses institutions, par son action et par son influence. O Dieu, vous êtes admirable dans vos saints. Vos amis sont vraiment trop honorés, et vous affermissez extraordinairement leur empire. Nimis honorati sunt amici tui Deus ; nimis confortatus est principatus eorum. Oui, heureux ceux qui meurent en vous ; votre Esprit le déclare : ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent. Et nous aussi, mes frères, nous allons suivre ces œuvres, étudier cette influence, bénir ces

(1) Breviarium, O. F. M.

grâces qui depuis sept cent ans se sont répandues dans le monde entier par l'Ordre de St François d'Assise.

Me permettrez-vous, mes Révérends Pères, de vous dire ici de quel cœur et dans quels sentiments de religieuse fraternité la famille dominicaine s'associe, en ces jours de fête, à la famille franciscaine ? N'est-ce pas l'occasion de rappeler la sainte amitié qui unit sur la terre nos deux vénérés Patriarches, le saint baiser qu'ils se donnèrent à leur rencontre providentielle sous les voûtes de Latran, « le pacte angélique plus qu'humain qu'ils ont transmis à leur postérité comme un précieux héritage et que ni la malice des hommes, ni les efforts de l'enfer, ni l'infirmité de l'humaine nature n'ont pu, je ne dirai pas rompre mais même simplement affaiblir. Et qui pourrait dire ce que cette céleste union des deux Ordres, depuis, sept fois séculaire, qu'elle se maintient, a produit, dans l'Eglise de Dieu, de fruits choisis et abondants aussi bien pour étendre la gloire du nom de Dieu et de son Christ que pour le salut des âmes, la paix et la prospérité des peuples qui couvrent la surface du globe ? Si, en effet, selon l'oracle de l'Esprit-Saint, le frère aidé par son frère est comme une ville fortifiée qu'aucun assaut de l'ennemi ne peut réduire, combien plus une multitude de frères soutenue par une autre fraternelle multitude pourra-t-elle repousser les incursions des méchants et convertir les forces vers l'accroissement et la prospérité de la religion et du pays. » Ces dernières paroles, mes Révérends Pères, je les ai empruntées à la lettre si touchante qu'à l'occasion de ce septième centenaire, le Maître Général des Prêcheurs écrivait le 16 mai dernier au Ministre Général des Mineurs, au moment même où ceux-ci tenaient leurs assises solennelles au sanctuaire béni de Ste-Marie des Anges. Avec

mon Père en Dieu et mon supérieur hiérarchique, je veux ajouter cette parole qui est une constatation du passé, une affirmation du présent, une certitude de l'avenir : Frères nous sommes, Frères nous voulons demeurer.

Monseigneur,(1) en acceptant de présider cette fête, vous vous êtes souvenu des liens qui vous attachent à la famille franciscaine. Dirai-je les liens de reconnaissance qui attachent à Votre Grandeur la famille dominicaine? Si vous vous êtes toujours montré pour les Mineurs un frère aimant et dévoué, n'avez-vous pas été pour les Prêcheurs, d'abord un ami sincère, et ensuite un père rempli de sollicitude? Nous serions donc portés à la tentation de la rivalité, et si nous y succombons, c'est que, Monseigneur, vous n'avez rien à craindre de cette rivalité, qui serait plus justement appelée l'union de tous nos cœurs dans le même respect et dans la même gratitude.

I

La première source d'influence, sinon la principale, est celle du nombre et François d'Assise reçut de Dieu cette première grâce du nombre. Sans doute, la quantité n'est pas toute-puissante par elle-même, et l'on rencontre des réunions d'hommes qui sont tout à la fois nombreuses et stériles. Il n'en reste pas moins vrai, que nous voyons dans l'Ecriture Sainte, le nombre accordé par Dieu aux Patriarches comme une bénédic-

---

(1) Mgr A. X. Bernard, évêque de St Hyacinthe.

tion. « Je te bénirai, dit l'Ange du Seigneur à Abraham, et je multiplierai ta postérité, comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le bord de la mer. De même qu'on ne peut compter l'armée des cieux ni mesurer le sable de la mer, je multiplierai la postérité de David, mon serviteur. » Il semble que ces prophéties se soient de nouveau réalisées pour le Patriarche d'Assise. L'amour divin a produit en lui la merveille d'une fécondité inouie, et cela est tellement vrai qu'il a laissé après lui une légion immortelle qui a couvert tout le monde, comme ces troncs vigoureux qu'on remarque quelquefois dans une terre féconde et qui une fois taillés poussent et finissent par former d'immenses forêts. Oui, ce fut la grâce singulière de St François que cette famille des Frères Mineurs, dont l'Eglise s'honore et qui est répandue sur tous les rivages, dans toutes les cités, de par le monde tout entier, formant une armée vraiment digne de son fondateur.

Grâce singulière, ai-je dit, car sans vouloir rabaisser aucun fondateur d'Ordre par des contrastes téméraires, quel patriarche enfanta jamais plus rapidement à l'Eglise de Dieu un plus grand nombre d'apôtres et de défenseurs? Grâce singulière et tellement singulière que la variété des branches qui ont pousser sur l'arbre franciscain a eu pour résultat d'en multiplier les fleurs et les fruits. Et les fleurs en sont demeurées intactes, et les fruits en sont restés savoureux. Du vivant même de leur Père, cinq mille religieux se trouveront réunis à Ste Marie des Anges. L'Ordre se partagera bientôt en 12 provinces, et un demi siècle ne sera pas écoulé, que les Frères Mineurs auront déjà fondé environ 1400 couvents, formant 34 provinces et 230 custodies. Sans doute, dans le siècle qui suivra, le grand

fléau de la peste noire, le fléau plus grand encore du schisme d'Occident auront sur l'Ordre franciscain comme sur les autres Ordres, un douloureux retentissement. Mais la sève religieuse un moment arrêtée, va reprendre sa circulation dans cette portion bénie de la vigne du Père de famille, et si au milieu du quinzième siècle, nous voyons St Jean de Capistran, vicaire général de l'observance, éprouver une amère douleur à la vue d'une tentative qui pourrait amener la ruine de sa famille religieuse, nous verrons aussi Notre-Seigneur lui-même prendre en main la cause de la justice et apparaître au B. François de Pavie pour lui dire : Pourquoi te troubler ainsi ? A qui donc appartient cette œuvre ? N'est-ce pas à moi ? Eh bien, je la ferai prospère, j'en ferai un grand peuple, un peuple innombrable. De fait l'Observance alla grandissant de jour en jour. Au commencement du XVIe siècle, on vit un grand nombre de couvents et des provinces entières se réformer et passer dans son sein. Ici encore, les chiffres sont éloquents. A la fin du XVIIe siècle, l'Ordre comptait 60,000 religieux sous 148 provinces, et trente ans avant la Révolution Française, les religieux étaient 72,000 partagés en 195 provinces. Notre siècle a eu la grâce et le bonheur de les voir, un peu moins nombreux sans doute, mais forts encore de la force numérique. Comptez les 30,000 religieux du premier ordre, et les 12,000 Clarisses du second ordre, et tous les Tertiaires réguliers et séculiers répandus par le monde, et vous arriverez à un effectif de plus de deux millions et demi, qui composent l'armée séraphique. Quelle est l'organisation de cette armée ? Sous quelle règle vit-elle ? Et comment à l'influence numérique unit-elle l'influence disciplinaire ? C'est ce qu'il convient d'étudier maintenant.

II

Dieu a fait à François d'Assise cette seconde grâce et il a ouvert à l'Ordre franciscain cette seconde source d'influence, qui s'appellent une règle religieusement observée, une discipline exactement maintenue, un esprit toujours identique à lui-même, l'esprit du Fondateur. Un Ordre religieux ne peut vivre au dedans et ne peut avoir d'autorité au dehors qu'à la condition de rester attaché à la pierre fondamentale, d'où il a été tiré. *Attendite ad petram, unde excisi estis.* C'est du rocher de l'Alverne, de la sextuple visite qu'il a reçue de François, des gémissements qu'il a entendus, du sang qu'il a vu couler, des merveilles qui s'y sont opérées, des extases béatifiques et des visions crucifiantes dont il a été le théâtre, oui, c'est de la pierre de l'Alverne que l'Ordre a été tiré. *Attendite ad petram unde excisi estis.* Et afin que nul n'en ignore, le nouveau Moïse ne descendra de la montagne qu'après avoir reçu de Dieu la promesse formelle que ses enfants subsisteront jusqu'à la fin des temps. Il portera dans ses mains, non les tables de la loi, mais les stigmates sacrés de Celui qui par sa passion a perfectionné toute loi. Il portera sur ses pieds, non la poussière du sol qu'il a foulé, mais les traces douloureuses de Celui qui a couru à la recherche de la brebis égarée. Il portera, non sur sa face le rayon de l'Eternel, mais dans son cœur la plaie large et béante, image vivante de la plaie divine ouverte au Calvaire par la lance du soldat et reproduite aujourd'hui par le trait enflammé de l'amour. De cette plaie s'échappent l'eau et le sang, l'eau de la régularité, le sang de la pénitence, eau vive qui coulera

jusque dans les plus lointaines ramifications de l'Ordre, sang généreux qui sera répandu par les martyrs dans leurs tourments, par les confesseurs dans leurs mortifications, par les vierges dans leurs renoncements ; régularité fondée sur la pauvreté totale, pénitence maintenue par la régularité, tel est le spectacle que donnent au monde les trois Ordres fondés par le crucifié d'Assise. Sans doute, cela ne veut pas dire qu'il n'y ait eu des heures sombres et des jours difficiles. Aucune institution d'ici-bas, pas même l'Eglise qui cependant par ses sommets tient au ciel, ne peut espérer de voir se lever sans cesse sur elle des soleils radieux. La vie d'un Ordre religieux, comme la vie d'un homme, est dans la lutte. Que si nous trouvons, sur le chemin de ces luttes, des morts et des blessés, n'allons point nous en étonner, encore moins nous en scandaliser. Glorifions-nous plutôt et glorifions l'Ordre franciscain d'avoir gardé intactes jusqu'à nos jours ses traditions et ses observances, sa règle et sa discipline, au point que dans sa célèbre Constitution apostolique *Felicitate*, Léon XIII ait pu affirmer qu'il n'est guère d'association humaine qui ait enfanté à la vertu tant d'austéres gardiens, au nom chrétien tant de hérauts, au Christ tant de martyrs, au ciel tant de citoyens. »

Voici donc l'armée séraphique, imposante par son nombre, organisée par sa discipline, fidèle à son chef. Que va-t-elle faire ?

III

Nous touchons ici, mes frères, à l'action proprement dite de l'Ordre franciscain, à son influence pour ainsi dire universellement exercée, à son apostolat répandu

dans tous les siècles et dans tous les pays. Ce n'est pas un Ordre purement contemplatif, ni un Ordre exclusivement pénitent que S. François a prétendu fonder ; c'est un Ordre apostolique. Sans doute il établit l'action extérieure sur les exercices de la contemplation et sur les sacrifices de la pénitence, mais l'apostolat reste le but, et le salut des âmes par l'apostolat demeure la fin de l'Ordre tout entier. Considérez, mes Frères, quelle est notre vocation, disait le séraphique Patriarche à ses disciples. Ce n'est pas seulement pour notre salut que Dieu nous a appelés par sa miséricorde : c'est aussi pour le salut de tous les peuples. » Fidèles à leur mission providentielle, les Frères Mineurs, à peine sortis de leur berceau, se répandent dans toutes les contrées du monde, pour y annoncer l'Evangile et étendre le royaume de Dieu. Du vivant même de leur saint Fondateur, cinq d'entre eux pénètrent dans le Maroc, d'autres s'établissent en Syrie, d'autres se dirigent vers l'Egypte et gagnent la Palestine. Plus tard les missionnaires évangéliseront l'Abyssinie et la Lybie ; on les trouvera à Bagdad et dans le Caucase, en Tartarie et en Arménie. Après un siècle, ils auront parcouru l'Indé et la Perse, la Chine et le Thibet, et l'on se demande, après cette énumération, quel point du monde alors connu ils n'ont pas visité.

Parlerai-je des missions qui vinrent ensuite dans le cours des siècles, des missions qui allèrent jusqu'au Japon, terre privilégiée, semble-t-il, de l'apostolat franciscain, et des missions qui vinrent jusqu'en ces pays, à la naissance même de la colonie ? Dirai-je les noms de ces géants de l'apostolat, d'un bienheureux Albert de Sartiano qui prêchait en Italie devant des auditoires de cinquante mille personnes, d'un saint Jacques de la

Marche qui baptisa deux cent mille infidèles, d'un saint Jean de Capistran qui convertit des multitudes de pécheurs, d'hérétiques, de schismatiques et de juifs, et dont la vie fut couronnée par cette mémorable victoire de Belgrade, qui fut le salut de l'Europe chrétienne ? Mais, vous le sentez bien, le temps et la parole ne suffiraient jamais à tout dire, et ne vaut-il pas mieux que je découvre à vos yeux cette synthèse de l'action apostolique, telle que le Père Lacordaire l'a décrite :

« L'histoire a raconté les travaux de ces missionnaires. Des hérésies formidables s'élevèrent, les mondes nouveaux se découvrirent, mais dans les régions de la pensée, comme sur les flots de la mer, nul navigateur ne put aller si loin que le dévouement ou la doctrine des Ordres religieux. Tous les rivages ont gardé la trace de leur sang, et tous les échos le son de leur voix. L'Indien, poursuivi comme une bête fauve, a trouvé un asile sous leur froc ; le nègre a encore sur son cou la marque de leurs embrassements, le Japonais et le Chinois, séparés du reste de la terre par la coutume et l'orgueil encore plus que par le chemin, se sont assis pour entendre ces merveilleux étrangers ; le Gange les a vus communiquer aux parias la sagesse divine ; les ruines de Babylone leur ont prêté une pierre pour se reposer et songer un moment, en s'essuyant le front, aux jours anciens. Quels sables ou quelles forêts les ont ignorés ? Quelle langue est-ce qu'ils n'ont pas parlé ? Quelle plaie de l'âme ou du corps n'a senti leur main ? Le frère que vous rencontrez cheminant à pied sur quelque route triviale de votre pays, il avait campé chez les barbares, le long des fleuves de la Haute-Asie ; il avait habité un couvent de l'Arménie, au pied du mont Ararat ; il avait prêché dans la capitale du

royaume de Fez ou du Maroc; il allait maintenant en Scandinavie, peut-être au-delà dans la Russie Rouge; il avait bien des rosaires à dire avant d'être arrivé. Si comme l'Ethiopien des Actes des Apôtres, vous lui donniez occasion de lui parler de Dieu, vous sentiez s'ouvrir une autre abîme, (le trésor des choses anciennes et des choses nouvelles dont parle l'Ecriture) le cœur formé dans la solitude, et à une certaine éloquence inimitable tombant de cette âme dans la vôtre, vous compreniez que le plus grand bonheur de l'homme terrestre est de rencontrer une fois dans sa vie un véritable homme de Dieu ».

Voilà, mes Révérends Pères, votre histoire d'autrefois racontée par une parole bien autrement puissante que la mienne. Mais si vous permettiez que franchissant les siècles, je montre à ce peuple la suite de la même tradition, n'aurais-je pas, si faible que je suis, à lire des choses encore merveilleuses? Quelle est donc l'église, depuis la plus humble jusqu'à la plus majestueuse, où n'ait pas apparu la bure de S. François? A quelle extrémité de la terre ne portez-vous pas encore la bonne nouvelle? Grâce à Dieu, vos martyrs se comptent par centaines, et s'il faut rappeler à ce siècle que la parole apostolique a besoin de la sanction du sang, n'est-ce pas là ce que montre le sang de ces martyrs parmi lesquels Dieu mit au premier rang les martyrs que la Chine nous a donnés au commencement de ce siècle.

Cependant, j'ai hâte de vous montrer une des plus grandes merveilles de l'apostolat franciscain; à coup sûr sa merveille la plus singulière et la plus caractéristique: Le Tiers-Ordre. St François en fut le fondateur, comme il fut le fondateur du premier Ordre pour les hommes, et du second Ordre pour les femmes. Ici, il

prétendit renfermer dans la même association et soumettre au joug de la même règle les personnes de tout sexe et de tout âge, les célibataires et les gens mariés, les prêtres et les laïques, les riches et les pauvres, les rois et leurs sujets, les [illegible]gneurs et leurs vassaux, les patrons et leurs ouvriers. Ici toutes les classes de la société se donnent rendez-vous et se confondent dans une prière commune et dans une commune discipline. Les membres du Tiers-Ordre n'auront pas à se confiner derrière les murailles d'un cloître ; ils resteront au sein de leurs familles, au milieu de leurs concitoyens, dans l'exercice des plus hautes charges civiles ou dans l'acccomplissement des plus humbles métiers, et du haut en bas de l'échelle sociale tous déploieront leur zèle pour la cause de la justice et de la vérité. Mes Frères, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on parle, dans l'Eglise, d'action sociale chrétienne.—Le mot peut être actuel, la chose n'est pas nouvelle—et voici sept siècles qu'un homme a compris que la solution de ce fameux problème social consiste, sans doute dans le retour à la pratique de l'Evangile, mais aussi dans l'union, dans l'association, dans le groupement, dans le bloc de toutes les forces chrétiennes. La question sociale était, je vous l'assure, parfaitement résolue dans la primitive Eglise, alors que *tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, persévérant dans la doctrine des apôtres, restant unis, rompant le pain eucharistique et priant avec assiduité.* St François voulut marcher sur ces traces et de fait, il apparut à tous que depuis les premiers temps de l'Eglise rien d'aussi chrétien ne s'était produit dans le monde. Qu'on me pardonne de citer ici encore le célèbre conférencier de Notre-Dame, qui reste le non moin[illegible] célèbre historien de la vie de St Dominique : « L[illegible]stoire de cette

institution, dit-il en parlant du Tiers-Ordre, est une des plus belles choses qu'on puisse lire. Elle a produit des saints sur tous les degrés de la vie humaine, depuis le trône jusqu'à l'escabeau, avec une telle abondance, que le désert et le cloître pouvaient s'en montrer jaloux. Les femmes surtout ont enrichi le Tiers-Ordre du trésor de leurs vertus. Le monastère venait à elles, puisqu'elles ne pouvaient aller chercher le monastère. Elles se faisaient, dans quelque réduit obscur de la maison paternelle ou conjugale, un sanctuaire mystérieux, tout plein de l'époux invisible qu'elles aimaient. Qui n'a entendu parler de sainte Catherine de Sienne et de sainte Rose de Lima, ces deux étoiles dominicaines qui ont éclairé deux mondes ? Qui n'a lu la vie de sainte Elizabeth de Hongrie, la franciscaine ? Ainsi l'Esprit de Dieu prend cœur à son ouvrage avec le temps ; il proportionne les miracles aux misères ; après avoir fleuri dans les solitudes, il s'épanouit sur les grands chemins. »

L'histoire en mains, il serait facile de démontrer la vérité de ces paroles. Qu'il s'agisse au moyen-âge de battre en brèche les abus du système féodal, ou au XVe siècle de défendre l'indépendance nationale en France ; qu'il s'agisse de lutter contre le protestantisme, ou de tenir tête au gallicanisme ; qu'il faille au début du XIXe siècle soutenir la liberté espagnole contre les envahisseurs ou qu'il faille, soixante-dix ans plus tard, se dresser en Allemagne contre le Kulturcampf, qu'il faille enfin, à notre époque, où il est évident que la franc-maçonnerie exerce partout ses ravages, élever une digue salutaire au torrent de cette fausse doctrine et de cette secte diabolique ; le Tiers-Ordre apparaît toujours debout, ferme dans la foi de ses membres, efficace dans l'énergie de son

action. Etonnez-vous après cela que Léon XIII, dans quatre bulles successives, ait recommandé à l'univers catholique le Tiers-Ordre de S. François, et que le Souverain Pontife Pie X glorieusement régnant, ait dit tout récemment, à l'occasion même de ce septième centenaire : « Si saint François n'eut pas fait autre chose pour l'Eglise, que cette seule institution, il aurait le droit de compter parmi les hommes qui ont le mieux mérité de la religion. »

Nous ne saurions terminer sur une plus belle parole, et il ne nous reste plus, au soir de ces belles fêtes et pendant la touchante cérémonie du *Transitus* qu'à élever nos cœurs en louange, en actions de grâces et en impétration.

O Bienheureux Père S. François, pour vous louer et pour vous prier, puis-je mieux faire que d'emprunter le langage de la liturgie que l'Eglise a consacrée en votre honneur et a mise sur nos lèvres? « O Patriarche des pauvres, augmentez par votre intercession le nombre de vos enfants dans la charité du Christ, de ces enfants qu'à l'exemple de Jacob, les mains croisées et les yeux fermés, vous avez bénis en mourant.

« Salut, ô Père Saint, lumière de la patrie, modèle des Frères Mineurs, miroir de vertu, chemin de la droiture, règle de la sainteté, conduisez-nous de cet exil terrestre au royaume des cieux.

« Oui, Père pieux, Père saint, que par votre aide le peuple chrétien, accompagné de tous vos frères, mérite la béatitude. Rendez participants du bonheur des élus tous ceux qui marchent sous votre règle, et que l'armée des Frères Mineurs arrive aux joies éternelles. » Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

—

—